

MICHAL AJVAZ

L'AUTRE VILLE



Traduit du tchèque par Benoît Meunier

MIROBOLE ÉDITIONS



© Michal Ajvaz, 1993, 2005
© Petrov, 2005

Ouvrage initialement paru sous le titre
DRUHÉ MĚSTO

Publié en langue française avec l'accord de la
Dana Blata Agency

© Mirobole, 2015, pour la traduction française
Mirobole Éditions
106, rue Dubourdiou
33800 Bordeaux
www.mirobole-editions.com

Ouvrage publié avec le soutien
du ministère de la Culture de la République tchèque.

Photographie de couverture © Bob Eastman
Conception graphique : Alice Genaud



CHAPITRE 1

LE LIVRE À LA RELIURE VIOLETTE

Je déambulais parmi les rangées de livres d'un bouquiniste de la rue Karlova, et, par instants, je jetais un regard dehors, à travers la vitrine : à présent, la neige tombait dru. Un ouvrage à la main, j'observais les flocons tourbillonner devant les murs de l'église Saint-Sauveur, puis je revenais au livre, j'en respirais le parfum, je laissais mes yeux errer de page en page et lisais par endroits un fragment de phrase qui, tiré de son contexte, brillait d'un éclat aussi mystérieux qu'éblouissant. Je n'étais pas pressé ; j'étais content de me trouver dans un endroit chaud, silencieux, un endroit qui fleurait bon l'odeur des vieux volumes et où le froissement des pages tournées évoquait les soupirs des livres rêvant ; j'étais heureux, enfin, de ne pas avoir à affronter la pénombre et les bourrasques glacées qui régnaient au-dehors.

Je parcourais lentement du doigt la vague de volumes posés sur l'étagère quand j'effleurai un creux d'ombre situé entre un gros traité en français sur la richesse des nations et un autre dont le dos usé portait l'inscription *Gebursthilfe bei Rind und Pferd*. Au fond du creux, mon doigt rencontra un livre singulièrement doux. Je dus forcer un peu pour parvenir à extirper l'ouvrage, dont la reliure violet sombre était en velours. Il ne comportait ni titre, ni nom d'auteur. Je l'ouvris : les pages étaient couvertes d'un alphabet inconnu ; je le feuilletai quelques instants, sans penser à rien ; j'examinai les arabesques sinueuses qui couraient sur la page de garde et m'évoquaient des tourbillons de neige, puis refermai le volume et le glissai entre les deux traités savants ; entre-temps, ceux-ci avaient pris leurs aises et rempli l'espace laissé libre par le livre que j'avais retiré. Pendant un temps, je continuai à longer l'étagère, mais je me ravisai tout à coup et revins au livre violet, que je tins un moment incliné, à moitié sorti de la rangée. Il eût alors été si simple de le ranger de nouveau et d'en examiner d'autres, comme je le faisais d'ordinaire, puis de ressortir dans la tourmente, de me frayer un chemin parmi les rues et de rentrer chez moi. Il ne se passa rien ; il n'y a rien à se rappeler, rien à oublier non plus. Mais je pris conscience que l'alphabet dans lequel le volume était imprimé n'était en usage nulle part au monde. Je pouvais encore ignorer cet interstice d'où avait surgi un souffle à la fois inquiétant et séduisant, laisser le réseau des contingences recouvrir cette fissure béante. Ce n'était pas la première fois que je faisais ce

type de rencontre ; comme tout le monde, j'étais déjà souvent passé devant des portes entrouvertes, que ce soit sur le palier d'un immeuble inconnu, dans une arrière-cour ou aux confins d'une ville. Les frontières de notre monde ne s'étirent pas quelque part au loin, elles ne s'étendent pas sur l'horizon ni dans les abysses ; elles brillent tout près, vagues lueurs dans le clair-obscur de notre environnement immédiat ; et, sans nous en rendre compte, sans cesse nous percevons un autre monde du coin de l'œil. Sans cesse nous cheminons le long d'une rive, à l'orée d'une forêt vierge ; nos gestes semblent émerger d'un ensemble où sont relégués tous ces lieux, ils en révèlent la vie obscure et, pourtant, nous restons sourds au mugissement des vagues, aux cris stridents des animaux qui forment l'inquiétant cortège de nos paroles et peut-être aussi leur patrie secrète, nous sommes aveugles aux joyaux qui brillent dans l'inconnu pays des recoins ; d'ordinaire, nous ne quittons jamais le chemin de toute notre vie. Si nous le quittions, vers quels temples dorés, perdus dans la jungle, serions-nous emportés ? Quelles bêtes, quels monstres nous faudrait-il combattre ? Sur quelles îles irions-nous oublier nos désirs mêmes et nos projets ? Que ce fût la danse fascinante des fantômes de neige derrière la vitre ou l'amour empli d'ironie que j'avais de la fatalité née de mes échecs passés, l'antique peur des frontières franchies ne résonna que faiblement, comme par habitude, pour se taire aussitôt. Je ressortis le livre et l'ouvris à nouveau, je scrutai les caractères indifférents et arrondis, hérissés de pointes acérées sur leur pourtour : leurs formes étaient fermées ou à demi fermées,

ils se serraient les uns contre les autres, convulsivement, à la fois pointés vers l'extérieur et comme violemment transpercés par des coins ; à d'autres endroits, on aurait dit que les lettres bouffies se gonflaient sous l'effet de forces centrifuges. Je passai à la caisse pour payer le livre, le mis dans ma poche et sortis de la boutique. Dehors, la nuit était tombée, et la neige vacillait dans le halo des réverbères.

Une fois rentré chez moi, j'allumai la lampe posée près de la fenêtre, m'assis et me mis à examiner attentivement le livre. Je tournai lentement les pages, qui émergèrent l'une après l'autre dans le faisceau lumineux, comme sorties d'une eau noire ; quant aux caractères, bombés et épineux, ils s'étiraient en lignes tels des colliers magiques. Et dans le souffle qu'ils exhalaient, je sentais palpiter de sombres histoires qui se déroulaient dans des jungles et des villes aussi immenses qu'inextricables ; çà et là, je crus même voir briller une image surgie de ces contes : la face malveillante d'un adepte acharné de quelque hérésie fantastique, les pas silencieux d'un fauve se glissant, la nuit, au plus profond d'un palais, le geste inquiétant d'une main gantée de soie ou encore un morceau de balustrade effritée entraperçu parmi les buissons d'un jardin. Je me rendis compte que le livre comportait plusieurs gravures. La première représentait une vaste place déserte où une sorte de symétrie onirique émanait des perpendiculaires abruptes et mélancoliques dessinées par les dalles disposées en damier ; au milieu de la place, un obélisque jaillissait d'un socle forgé d'un polyèdre régulier en pierre polie ; de part et d'autre de l'obélisque, des fontaines à trois étages

crachaient une eau qui tombait de vasque en vasque, produisant sur l'image la sensation d'un volume creux et immobile. Sur les trois côtés visibles, la place était bordée par les façades de palais dont les colonnades, hautes et monotones, s'élevaient au-dessus de marches régulières. Les ombres courtes et nettes laissaient deviner que la scène devait se jouer vers midi, pendant une chaude journée d'été, quelque part dans un pays du Sud. J'avais cru tout d'abord la place entièrement déserte, mais je remarquai bientôt plusieurs petites silhouettes, insignifiantes au regard des bâtiments aux dimensions colossales, et dont les traits se perdaient dans les hachures serrées censées représenter l'ombre baignant les arcades des deux palais opposés. Près du mur du palais de gauche, sur les dalles de marbre, un jeune homme gisait sur le dos, bras écartés, tandis qu'un tigre se penchait sur lui, l'immobilisant de sa patte puissante et le mordant au cou. Le sang noir qui jaillissait de la blessure, maladroitement dessiné, ressemblait à un éventail ouvert. De l'autre côté de la place, au pied d'une des colonnes du palais de droite, un groupe d'hommes se prélassait tranquillement, fumant la pipe et jouant aux cartes ; soit ils n'avaient aucune idée de ce qui se passait en face d'eux, soit ils n'en avaient cure. Un peu plus loin, entre les colonnes, se tenaient un homme et une femme : d'un geste ample, l'homme désignait le tigre meurtrier au bout de la place vide et brûlante de soleil, tandis que la femme se tordait les mains de désespoir et levait les bras vers la voûte à caissons de la colonnade. La seconde gravure figurait la vue en coupe d'une huître perlière posée sur un fond boueux. Sur la troisième,

on voyait une machine dont les différentes parties étaient reliées par un système compliqué de courroies et d'engrenages aux dents consciencieusement hachurées.

Je laissai le livre ouvert sur la table, près de la fenêtre, et j'allai me coucher. Au moment où je fermais les yeux, les lettres bombées et épineuses surgirent de l'obscurité, les lignes qu'elles dessinaient s'enroulèrent et se tordirent jusqu'à se changer en tourbillons de neige vacillant dans la lumière des réverbères. Cet objet inconnu et imprévisible que j'avais rapporté dans mon appartement comme l'œuf d'un oiseau de mauvais augure m'inspirait à présent de l'inquiétude; je me dis pourtant qu'il n'y avait aucune raison de s'en faire, et que le livre, comme tant d'autres choses angoissantes qui font irruption dans notre monde, allait grandir en silence, discrètement, dans ce lieu familial dont il assimilerait les suc.

Au beau milieu de la nuit, je me réveillai; ouvrant les yeux, je vis une faible lueur verdâtre trembloter au-dessus des pages du livre. Je me levai et me dirigeai vers la table : les lettres étaient phosphorescentes, et les flocons qui tombaient lentement sur le rebord extérieur de la fenêtre brillaient d'un éclat vert dans cette vague lumière.